

LE REGARD CONTROVERSÉ DE KEN BUGUL SUR LA POLYGAMIE

Marguerite Oubadjile BADJI

Université Cheikh Anta Diop de Dakar, Sénégal
maguybadjio@gmail.com // maguybadji@yahoo.fr

Résumé : La polygamie est un thème récurrent pour les romancières sénégalaises qui prônent dans leur majorité sa suppression. Ken Bugul se singularise par des positions contradictoires. Dans sa première œuvre *Le Baobab Fou*, elle fustige cette institution en mettant l'accent sur ses aspects négatifs. Mais dans *Riwan ou le chemin du sable* elle en fait l'éloge allant jusqu'à intégrer elle-même un ménage polygamique. Le présent article étudie les motifs de son revirement. Dans un premier temps nous avons donné les raisons pour lesquelles la romancière rejette la polygamie en nous intéressant à son enfance et à son éducation de « femme moderne ». Dans un second temps, nous avons analysé sa glorification de cette institution en abordant sa vie sociétale et sa pratique religieuse. Dans un troisième temps, nous nous sommes intéressée aux différentes contradictions qui jalonnent les diverses positions de cette romancière.

Mots-clés : Polygamie, revirement, femme, éducation, société

Abstract: Polygamy is a recurring theme for Senegalese novelist who in their majority advocate its suppression. Ken Bugul is distinguished by contradictory positions. In her first work *The mad baobab*, she emphasizing its negative aspects. But in *Riwan or the sand path*, she praises it going so far as to integrate a polygamous household herself. This article explore the reasons for his turnaround. First, we gave the reasons why the novelist rejects polygamy by focusing on her childhood and her education as a "modern woman". Secondly, we analyzed his glorification of this institution by addressing his societal life and his religious practice. Thirdly, de looked at the various contradictions that mark out the various positions of this novelist.

Keywords: Polygamy, turnaround, woman, education, society

Introduction

La polygamie est un sujet de préoccupation des romancières sénégalaises qui mettent en exergue le plus souvent ses aspects négatifs. Ken Bugul adopte une démarche équivoque dans le traitement de ce thème. Dès sa première œuvre, *Le Baobab fou*, la narratrice fustige cette institution, dans *Cendres et Braises*, elle aborde les côtés positifs et négatifs de la polygamie. Mais, surprise dans *Riwan*

ou le *Chemin du sable* elle prend le contre-pied de tout ce qu'elle affirmait auparavant. Qu'est ce qui expliquerait un tel revirement ? Le présent article, s'appuyant sur quatre romans de Ken Bugul, à savoir *Le Baobab Fou* (1982), *Cendres et Braises* (1994), *Riwan ou le Chemin du sable* (1999) et *De l'autre côté du regard* (2003) se propose de voir comment un auteur qui dans ses premiers écrits décrie la polygamie a pu faire un si spectaculaire revirement. Nous aborderons dans un premier temps le rejet de la polygamie par la romancière. Dans un second temps nous parlerons de la glorification de ce régime matrimonial et dans un troisième temps nous étudierons le paradoxe de cet auteur.

1. Le rejet de la polygamie

Beaucoup d'aspects de la vie de l'auteur expliquent son rejet de la polygamie. Issue d'une famille polygamique, elle a souffert en voyant les deux femmes de son père se disputer en sourdine. Elle avoue : « les deux femmes du père s'engueulaient en silence, se réconciliaient et chacune en voulait secrètement à l'autre d'être là ». (Ken Bugul 1982, p.30). De surcroît, « sa mère n'était plus souhaitée dans cette maison familiale » (Ken Bugul 2003, p.110) et « devait se prendre en charge complètement » (Ken Bugul 2003, p.109). Cette mère abandonnée à elle-même, travaille âprement pour faire face à ses divers besoins et finalement choisit de quitter le foyer conjugal, d'accepter un certain nombre de conditions, d'abandonner sa fille de cinq ans pour fuir les affres de la polygamie. Ken Bugul avoue que sa mère obligée de partir « avait vécu à Nguinguini dans la solitude. Elle devait renoncer à l'amour, à la tendresse, à l'affection [...]. Elle n'avait pas le droit de fréquenter un autre homme même platoniquement » (Ken Bugul 2003, p.172). C'est ainsi que la narratrice fut laissée à elle-même, à la merci de la coépouse et de ses enfants. Cette séparation d'avec la mère sera à l'origine de tous ses maux futurs (acculturation, traumatisme, libertinage, vie de paria, quête identitaire...). Selon Abdoulaye Bara DIOP dans *La Famille wolof* : « les wolofs croient que le sort de l'enfant - aussi bien que sa santé physique que mentale, sa réussite sociale, son bonheur - dépend de la conduite de la mère (Diop 1981, p.23) ». C'est dire que sa vie sociétale est le résultat de son éducation, de l'incompréhension des siens mais surtout de l'absence d'une mère car dans la société africaine l'éducation des enfants était dévolue à la mère. En outre, en poursuivant ses études en ville, elle est ballottée de foyer en foyer et a côtoyé des familles polygames. Elle remarque chez elles des disputes, des rivalités, une compétition et de la jalousie qui font naître habituellement des violences. La narratrice cite le cas de sa fragile sœur Sokhna War dans *Riwan ou le chemin du sable* qui finit par s'aguerrir dans son ménage polygamique. Elle se désole en ces termes :

Ah, ma grande sœur Sokhna War, [...] avait [...] connu cette vie dans son ménage polygamique ! De batailles rangées en violences de toutes sortes, elle avait vécu dans la haine pendant un demi-siècle avec ses co-épouses.

Ken Bugul (1999, p.178)

Faty Nar l'une des épouses de Saër Mboup dans *Cendres et Braises* peut servir d'exemple. Elle ne connut que chagrin et solitude toute sa vie durant car ses coépouses s'allièrent pour l'isoler. La narratrice rapporte une scène d'affrontement avec « Celle que personne ne nomme ». Cette dernière en fin stratège se procure une écumoire de fabrication locale et l'utilise lors de leur dispute pour porter un coup à sa rivale. La narratrice raconte :

Celle que personne ne nomme recula d'un pas et fit virevolter l'immense écumoire avec célérité. Elle l'abattit de toutes ses forces sur les bras de Faty Nar, au niveau de la chute de l'épaule [...], elle réduisit son adversaire en marionnette désarticulée, dont les bras pendants n'avaient plus de vie.

Ken Bugul (1994, p.140)

Cette scène prouve que les femmes qui vivent dans des ménages polygamiques se livrent à des batailles rangées comme le confirment ces propos d'un personnage du *Fort maudit* de la romancière sénégalaise Nafissatou Niang Diallo :

Il y a quelques jours, le fils de Farma (la coépouse) avait battu le mien. Il l'avait blessé au visage. Sa mère couvait une vengeance. J'ai éloigné mon fils : il était chez ma mère. Hier, au matin, je me suis assoupie sous le manguier de notre cour. Elle m'a alors agressée et blessée à la tête avec une écumoire.

Diallo (1980, p.39)

Ces femmes se font du tort ou /et le font aussi à leurs rivales. Parfois, elles vont jusqu'à les envouter pour conserver leur position dans le foyer ou chercher des grigris pour se protéger d'éventuels assauts. Pire tout malheur qui arrive à l'une des épouses est signe de victoire pour l'autre. Dans *La princesse de Tiali*, roman de Nafissatou Diallo, les coépouses de Fary (l'héroïne) se réjouissent lors de sa maladie et pensent que c'est le résultat de leurs pratiques occultes à savoir les prédictions et sacrifices des différents marabouts consultés pour cette cause. L'une d'elle jubile :

L'intouchable est malade. Thierno nous a affirmé qu'elle ne se lèvera pas du lit, dans le cas contraire, elle ne servira plus à rien dans l'existence et je crois que c'est la seconde prédiction qui est en train de se réaliser. La princesse n'arrête pas de crier, elle devient folle, folle à lier. J'irai jusqu'à mon petit pagnon pour la déraciner de cette place. Je ne reculerai devant rien.

Diallo (1987, p.175)

Ken Bugul dénonce donc la situation peu enviable des femmes dans de tels ménages (jalousie, rivalité et servitude). En outre, pour faire plaisir au mari, la femme mariée à un polygame se retrouve dans une situation d'esclave. Ken

Bugul remarque la suprématie de l'homme dans *Le Baobab Fou* à l'arrivée du mari de sa sœur :

Les femmes s'agenouillaient devant lui, pour le saluer [...] tour à tour chaque femme prenait quatre jours pendant lesquels elle faisait la cuisine, dormait avec le mari, l'entourait de mille soins. Elle lui massait les pieds le soir, la tête baissée comme une servante antique. Elle s'accroupissait devant lui prête à servir.

Ken Bugul (1982, pp.151- 152)

Elle n'envie nullement le sort de ces femmes qui ne vivent en réalité que pour l'homme (le mari) et deviennent des esclaves dans leur propre foyer. A tout moment, elles doivent être prêtes à servir le maître qui peut arriver à n'importe quelle heure du soir. Cette vie sous pression est fustigée aussi par la romancière sénégalaise Nafissatou Niang Diallo dans *Le Fort maudit*. Dans cette œuvre les coépouses, à l'arrivée du mari (Ibra) se mettent en rang l'une derrière l'autre pour l'accueillir et prendre soin de lui malgré l'heure tardive. La narratrice affirme :

La plus jeune des épouses présenta unealebasse remplie d'eau à Ibra qui se lava les mains et le visage. Mbenda Diali (l'autre épouse) étendit les nattes et les couvertures pour le repos du guerrier. Elle lui lava les pieds qu'elle sécha avec son pagne.

Diallo (1980, pp.31-32)

Le traitement de faveur accordé à l'homme est dénoncé à travers cette citation. En fait, le mari est traité comme un guerrier ou un monarque et ses femmes apparaissent comme des servantes et non des compagnes. Cet état d'asservissement écœure Ken Bugul qui s'écrie :

Je ne savais pas comment j'arriverais à faire de l'homme un jour cet autre moi- même, celui de qui ma survie dépendrait, je ne pourrais pas être comme ces femmes qui le soir, attendaient le mari plus que l'air qu'elles respiraient. Dès que l'homme rentrait, toutes ces femmes s'affairaient autour de cette masse de sueur et de fatigue, lui prodiguant mille attentions, mille craintes, mille plaisirs.

Ken Bugul (1982, p.133)

Ken Bugul a perdu également une année d'étude quand elle logeait chez le surveillant général. Elle a été chassée et traitée de tous les noms par sa tutrice de l'époque en pleine année scolaire. Celle -ci avait découvert que son mari envisageait de la prendre comme deuxième épouse. Tous ces arguments prouvent que la romancière a grandi avec une image négative de la polygamie. Pour elle donc, la quiétude au sein de la famille ne pouvait être possible avec deux coépouses sous le même toit et elle se demande même : « Comment huit,

douze femmes pouvaient- elles partager la même chambre et le même homme ? et conclue « Moi qui appartenais à la classe de celles qu'on disait allées à l'école des Autres, je ne pouvais pas comprendre cela et encore moins l'admettre » (Ken Bugul 1999, p.35). Elle rejoint ainsi Laetitia un personnage de *Seul le diable le savait* de Calixte Beyala qui s'écrie : « Il faudra absolument interdire la polygamie, un homme aussi intelligent soit-il, ne devrait pas avoir plusieurs femmes. A mon avis, une seule c'est déjà trop » (Beyala 1990, p.197). En définitive, ces différents exemples renforcent la vision négative de Ken Bugul de la polygamie. C'est la raison pour laquelle elle fustige cette institution dans son œuvre. Il faut juste souligner que son refus de cette institution est en étroite relation avec son éducation de « femme africaine moderne¹ ». Elle reconnaît que l'école étrangère lui a ouvert les yeux en forgeant son esprit critique. Elle lui a permis d'oser rêver d'une vie meilleure à celle qu'a connue sa mère. En d'autres termes, elle a été préparée à l'idée d'être dans un ménage monogamique. Elle avoue dans *Riwan ou le chemin du sable* que :

Mon éducation religieuse et plus tard mon éducation moderne m'avaient préparée à appartenir à un seul homme qui serait lui aussi à moi toute seule. Pour la femme qu'on avait voulu faire de moi, la relation était basée sur la possession exclusive.

Ken Bugul (1999, p.184)

Cette relation supposait choisir son conjoint pour le meilleur et pour le pire et surtout être sa seule femme, faire tout avec lui (se promener, manger, dormir...). Pour « ces femmes modernes », la polygamie tue l'amour en mettant fin au pacte de confiance du couple. Avec cette institution une brèche s'ouvre dans le couple qui est synonyme de mensonge, de trahison, etc. La preuve Ramatoulaye l'héroïne d'*Une Si longue lettre* de Mariama Bâ met en garde Daouda, un personnage qui voulait la prendre comme seconde épouse. Elle évoque l'absence de sincérité et surtout les différentes injustices faites à la femme dans une telle option matrimoniale :

Tu crois simple le problème de la polygamie. Ceux qui s'y meuvent connaissent des contraintes, des mensonges, des injustices qui alourdissent leur conscience pour la joie éphémère d'un changement.

Ba (1979, p.133)

La polygamie nuit donc à l'amour des conjoints et c'est la raison pour laquelle Ken Bugul (comme Nafissatou Niang Diallo ou Mariama Bâ que nous venons de citer), la rejette catégoriquement. Une autre injustice est décriée par Ken Bugul dans le couple. L'homme a la possibilité « d'investir plusieurs sentiments à

¹ (Femme ayant reçu une éducation occidentale et ayant vécu dans une grande ville) d'après Mokwenye, Cyril (1983).La polygamie et la révolte de la femme africaine moderne » in *Peuples Noirs* n°31 pp.86- 94

l'endroit de plusieurs femmes mais la femme (n'a) pas elle, cette possibilité». (Ken Bugul 1994, p.64). En d'autres termes, la romancière décrit le fait que l'homme a le choix quand une épouse ne lui plaît plus ou ne lui obéit pas, de prendre une autre ou de la reléguer au second plan, autant de temps qu'il le désire. Il peut donc tout se permettre tandis que la femme est « conditionnée » (Ngimfack 2004, pp.49-66). La preuve, dans *Riwan ou le Chemin du Sable* le marabout s'offre une pléthore d'épouses (30). Chaque deux ans, il prend une épouse ou ses disciples lui remettent une, en signe d'allégeance. Dès lors, ses femmes âgées sont « délaissées » le plus souvent. Dans *Riwan ou le Chemin du Sable* plusieurs épouses du marabout peuvent rester des années sans avoir d'intimité avec leur mari. Ce dernier fait appel à la personne qu'il veut et privilégie le plus souvent les plus jeunes. De ce fait, les épouses peuvent rester pendant des mois ou des années sans avoir un moment d'intimité avec leur mari commun. Nonobstant cela, elles sont tenues de s'apprêter tous les jours à recevoir la visite du mari et surtout de lui rester fidèles. Adrien Huannou fustige une pareille situation en déclarant « on exige de la femme une fidélité absolue, sous peine de châtiments très sévères, sans exiger la même chose du mari, qui jouit en fait d'une grande liberté sexuelle » (Huannou 1999 p.69). La polygamie est ainsi une entrave à l'épanouissement de la femme et lui est nuisible. Mais, les femmes, elles-mêmes ne sont pas exemptes de reproches. En effet, ce sont elles mêmes qui font du tort à leurs congénères en s'immisçant entre un homme et sa femme. « Elles considèrent que c'est faire preuve d'égoïsme que de garder pour soi seule un mari qui travaille, gagne de l'argent et peut nourrir plusieurs femmes » (Degrange, 1980, p.11). Elles font subir un préjudice à une autre femme qui peut se transformer en femme-objet ou esclave pour reconquérir le mari, c'est-à-dire qu'elle acceptera toutes les situations et fera des compromis pour faire plaisir à l'homme. En définitive, les éléments de la vie de l'auteur montrent qu'elle ne peut admettre, ni cautionner la polygamie. Elle a beaucoup souffert de ses conséquences et a vu la déchéance morale, physique et économique qu'elle occasionne. De surcroît elle est « une femme moderne » et a beaucoup voyagé. C'est la raison pour laquelle elle dénonce un tel système à l'instar de toutes les féministes, de la plupart des romancières sénégalaises qui mettent à nu les maux qui guettent les femmes dans un tel régime (Rabiatou l'héroïne de *La Voie du Salut* d'Aminata Maïga KA meurt d'une attaque cardiaque en apprenant de façon inopinée que son mari a convolé en seconde noces avec une autre ; Mireille l'héroïne d'*Un chant écarlate* de Mariama BA, perd la raison et assassine son bébé en découvrant que son mari avait une autre femme etc.). Cependant, à la surprise générale, Ken Bugul accepte de rejoindre le cercle de ménage polygamique en devenant la vingt-huitième épouse d'un marabout sénégalais et fait l'éloge d'un tel régime.

2. La glorification de la polygamie

Pour comprendre ce déroutant choix de la romancière, nous devons nous référer une fois de plus à sa vie. Ken Bugul (1999) a eu de grandes désillusions et a connu une vie mouvementée. Elle est en proie à une déchéance morale, physique et a connu aussi une période de longue errance avant de rentrer éreintée au pays natal :

J'étais revenue parce que j'étais épuisée. Épuisée d'avoir erré partout, errée à la recherche de quelque chose que je ne pouvais pas leur expliquer. [...] Et devant ces gens qui m'avaient vu naître, j'étais arrivée, presque achevée.

Ken Bugul (1999, p.162)

Malheureusement elle a du mal à s'y intégrer et surtout elle est rejetée par la société qui ne pouvait tolérer la vie qu'elle veut mener en Afrique. C'est dans ces circonstances, qu'elle rencontre un marabout qui devient petit à petit un ami, un confident et l'aide beaucoup dans son grand besoin de retrouver les siens. Il la fait renouer également avec la religion musulmane. Elle devient petit à petit une adepte du mouridisme (confrérie soufie, branche mystique de l'islam). Elle avoue l'apport considérable de cet homme exceptionnel en ces termes :

Ce fut ainsi qu'avec lui, je repris le chemin du purgatoire. Le marabout me permit de me dévoiler, de m'expliquer, de parler de tout un cheminement intérieur que j'étais seule à vivre. Je n'avais jamais espéré rencontrer quelqu'un avec qui je pouvais autant communiquer. Il me donna confiance en lui, en moi-même, en Dieu, en l'univers.

Ken Bugul (1994, p.113)

Ce marabout est sollicité par les populations pour toutes sortes de services car il a des dons de guérisseur, des qualités d'écoute, de médiateur. Mais il possède un harem (signe de son rang social, de sa richesse (Mérand 1977, p.83) et de la reconnaissance de ses disciples. C'est cet homme qui un beau jour, décide de prendre Ken Bugul pour vingt-huitième- épouse. Cette décision laisse perplexe la mère de l'élue « qui s'était dit que ce n'était pas possible, qu'elle avait mal entendu, qu'il ne s'agissait pas de sa propre fille » (Ken Bugul, 1999, p.153). Cependant, à l'étonnement général, Ken Bugul accepte cette proposition. Elle déclare : « Moi qui étais directement impliquée, directement concernée, je n'étais pas contre cette union. Le Sérigne me plaisait, je m'entendais bien avec lui, je le trouvais intelligent et évolué et je voulais devenir son épouse » (Ken Bugul 1999, p.154). Cette union avec « la plus haute autorité de tous les environs, la référence morale, matérielle, spirituelle, presque le garant du Paradis » (Ken Bugul 1999, p.161) lui confère un nouveau statut (sokhna : épouse d'un chef religieux), une stabilité, un respect :

Ce village était à présent à mes genoux. Personne ne pouvait me saluer sans marquer une révérence, verbale pour les plus âgés ou par une génuflexion

pour les plus jeunes. Aucun disciple ne pouvait me parler sans baisser les yeux.

Ken Bugul (1999, p.168)

Grâce au mariage Ken Bugul a retrouvé sa place auprès des siens et s'est réconciliée avec elle - même, avec son milieu. Elle a été réhabilitée et retrouve sa joie de vivre, la paix intérieure, le bonheur et une place de choix dans la société. Elle constate:

Tout à coup, je me retrouvais en grande dame dans ce village où j'avais été rejetée, méprisée. Le Sérigne m'avait permis de retrouver ma place, cette place que personne ne pouvait occuper, cette place vide au milieu des miens, au centre de mon existence.

Ken Bugul (1999, p.168)

Et plus loin elle jubile : « d'une certaine façon j'étais plus que réhabilitée, j'étais consacrée. Je prenais du poids, j'embellissais » (Ken Bugul 1999, p.168). Elle rejoint ainsi cette pensée de Jean Foyer ancien ministre français de la justice qui déclarait en février 1973 : « L'homme tire sa dignité et sa sécurité de son emploi. La femme doit l'une et l'autre au mariage (Cf. Collectif 1973 p.209). C'est la raison pour laquelle la romancière glorifie la polygamie car celle-ci lui a permis de s'épanouir, d'avoir une consécration. En d'autres termes, pour Ken Bugul, la polygamie peut sauver des gens qui sont dans une situation identique à la sienne en leur permettant de ne pas vivre un célibat forcé, d'être heureuses. Elle confirme cette pensée : « il y a polygamie du fait qu'une femme ne doit pas rester non mariée : les femmes préfèrent épouser un homme déjà marié plutôt que de rester célibataires » (Cf. Collectif 1965 p.95). La romancière a également appris « beaucoup de choses, sur la vie, sur (elle)- même et ses capacités d'endurance ». En effet, la vie avec le marabout lui a permis de connaître de nouvelles sensations sexuelles, d'avoir une nouvelle philosophie ou conception de la vie, des relations entre l'homme et la femme. (Ken Bugul 1999, p.169) mais aussi entre femmes faites de respect, de complicité, d'amitié, d'entraide. Elle avoue :

Ce monde de femmes me plaisait beaucoup et j'avais de plus en plus envie de rester avec elles. Elles m'apprenaient les secrets de la sérénité par leurs réactions face aux événements quotidiens qui se passaient autour d'elles. Partager une partie de ma vie avec ces femmes valait mille leçons.

Ken Bugul (1999, p.179)

Ou plus loin quand elle confie :

Ces femmes m'avaient appris, sans doute à leur insu, la sérénité...J'avais découvert le plaisir, la jouissance, le jeu stimulant de

la rivalité et une partie insoupçonnée de mes capacités dans beaucoup de domaines. / Surtout la patience.

Ken Bugul (1999, p.213)

Tous ces bienfaits de la polygamie confortent la romancière dans sa position de laudatrice de cette option matrimoniale. Il faut ajouter à tout cela le confort moral, matériel ou financier donné par le titre de « sokhna » (épouse du marabout) : « au moment de partir, le Sérigne m'avait remis de l'argent... Cet argent désormais je le recevrais tous les jours. Il me le remettait si je me trouvais avec lui ou il me le faisait parvenir par quelque disciple » (Ken Bugul, 1999 : 166), la vie de grande dame... Les marques d'attention du mari à son égard sont nombreuses et jalonnent le récit mais la narratrice s'attarde surtout sur la douceur, la tendresse qui émaillent ses rapports avec le marabout pour faire voir son bonheur et confirmer qu'elle vit des situations paradisiaques :

Depuis longtemps que je cherchais, c'était la première fois qu'un homme m'avait fait l'amour avec tant de tendresse. Moi qui croyais que c'étaient les autres qui s'y connaissaient [...] Jamais avant je n'avais senti autant de douceur chez un homme.

Ken Bugul (1999, p.165)

La polygamie empêchait également, selon la narratrice, l'homme de commettre l'adultère. Quand il rencontre une autre femme au lieu de vivre dans une infidélité permanente, il régularise sa situation en l'épousant. Marie Ndiaga l'héroïne de *Cendres et Braises*, lors de son séjour en Europe, est confrontée à une pareille situation. Elle est tombée amoureuse de Y., un homme marié qui l'aimait aussi. Malheureusement, l'épouse légitime découvre très vite l'infidélité de son mari et tenta de mettre fin à ses jours. Ce suicide manqué met Y. dans un dilemme car il réalise qu'il tient énormément à ces deux femmes. La narratrice de *Cendres et Braises* devant cette situation se désole :

Dans mon pays le mariage arrangeait ces situations et on criait à bas la polygamie ; mais les hommes ici épousaient une femme, avaient des maîtresses et vivaient dans l'infidélité permanente et on criait vive la monogamie.

Ken Bugul (1994, p.79)

La polygamie est donc préférable à cette double vie que mènent les hommes monogames. Ken Bugul admet également que la polygamie peut être une source d'épanouissement pour la femme car elle la libère des contraintes liées au ménage. Elle a du temps pour prendre soin d'elle-même, vaquer à d'autres occupations, rendre visite à des parents (Ken Bugul 1999, p.213) etc. Elle rejoint ainsi Mosé Chimoun qui affirmait :

La polygamie n'est plus considérée comme un facteur qui entrave l'épanouissement de la femme ; les femmes africaines modernes préfèrent vivre dans un mariage polygamique, car cela leur procure une certaine liberté : le droit à disposer de son propre domicile [...] de ne plus être contrainte de tenir le ménage pour le mari, ce dernier étant obligé de courir de femme en femme.

Chimoun, 1999, p.12

Sylvie Fainzaing et Odile Fournet évoquent aussi le cas de femmes qui acceptent la polygamie pour être déchargées d'une partie des travaux ménagers (Fainzaing et Fournet 1998, p.54). Ken Bugul réalise qu'il existe des femmes qui sont heureuses et épanouies dans ce système matrimonial. Le cas de son amie d'enfance Nabou Samb, l'illustre parfaitement. Elle est la quatrième épouse d'un homme riche de la ville. Après quelques années de mariage, elle « était de plus en plus belle. Plus belle qu'avant, dirait-on. Elle était heureuse, épanouie, merveilleuse » (Ken Bugul 1999, p.214) et mène toujours une vie sereine et tranquille. Ceci prouve que la polygamie n'entrave pas toujours le bonheur de la femme et peut participer même à son épanouissement, à sa joie de vivre. C'est la raison pour laquelle Ken Bugul adhère à cette institution qui semble œuvrer pour le bien-être de la femme et lui procurer des conditions de vie meilleures. « La polygamie peut se révéler comme une voie par laquelle les femmes peuvent passer pour se réaliser et se valoriser » (Cf. Ken Bugul 2013). En définitive, Ken Bugul (2013) a compris que les « grandes théories avaient besoin de vivre avant de s'ériger en lois, en dogmes » (Ken Bugul 1999, p.172). Elle s'est rendu compte qu'elle regardait avec des œillères la société africaine et nous fait ainsi penser aux propos de Boubacar B. Diop :

[...] certaines tares supposées de la société africaine (excision, polygamie) ont été vues exclusivement du dehors, par des Occidentaux ou des Africains de formation occidentale bardés de valeurs perçues comme universelles, alors que ce sont en fait des valeurs à sens unique.

Diop (1985, p.94)

Mais elle adopte une position ambiguë faite souvent de contradictions dans la même œuvre ou d'une œuvre à une autre et révèle les paradoxes de cette romancière.

3. Les paradoxes de Ken Bugul

Ken Bugul semble vouloir une chose et son contraire. Par exemple, en découvrant le mouvement féministe en Europe, elle y adhère grâce à ses amies occidentales et prend parti pour toutes les préoccupations de ce dit mouvement dans ses actions de tous les jours. C'est la raison pour laquelle la femme est au centre de sa réflexion. Elle dénonce tout ce qui peut entraver à l'épanouissement

de cette dernière. Mais, elle dérouté par ses positions et contradictions comme l'illustre le traitement qu'elle fait de la polygamie. La preuve dans *Le Baobab fou*, elle rejette cette institution arguant qu'elle maintient la femme dans une situation d'esclavage et fait de l'homme un seigneur, un maître absolu. En outre, la compétition, les disputes, insultes et violence y sont fréquentes : « Les quatre épouses se jalouaient à mort. Elles se battaient pour n'importe quoi en l'absence du mari. Elles rivalisaient à qui se soumettrait le plus à l'homme » (Ken Bugul 1982, p.151). Dans *Cendres et Braises* face au dilemme d'un personnage marié Y. qui est tombé amoureux d'une autre fille Ken Bugul reconnaît que la polygamie « arrangeait ces situations ». Dans *Riwan ou le chemin du sable*, elle en fait l'éloge en soutenant que la polygamie permet l'épanouissement de certaines femmes, à l'homme de vivre en harmonie et non dans un mensonge permanent avec les femmes dans le cas du mariage forcé ou de raison ou d'une nouvelle rencontre :

Dès que l'homme devait prendre une deuxième épouse, il était plus libre dans son choix et, dans la plupart des cas, il épousait la jeune fille de ces rêves, de ses fantasmes ou son premier amour, parfois sans le consentement franc de la famille [...]. Cette deuxième épouse pouvait avoir déjà été mariée, divorcée ou veuve.

Ken Bugul (1999, p.44)

Cette citation montre que ce régime matrimonial pourrait être bénéfique à l'homme dans certaines circonstances et même la femme divorcée, veuve ou celle qui tarde à trouver un mari, la plupart du temps stigmatisée et calomniée dans la société. Par exemple, la narratrice a été assimilée à une folle sans aucune preuve parce qu'elle n'a pu se marier jusqu'à un âge avancé (Ken Bugul 1994, p.22). et plus loin elle révèle : « Je ne comptais pas vraiment dans ma communauté. / Car je n'avais ni mari, ni enfants » (Ken Bugul 2003, p.285). C'est donc le mariage avec le Sérigne qui l'aurait permis d'être respectée. Cette citation peut en même temps fonctionner comme une critique car celle qui a été choisie en première risque d'être reléguée ou abandonnée. En outre, pour ne pas essayer certains déboires ou pour retrouver une place dans leur cité les femmes marginalisées acceptent d'intégrer des ménages polygamiques. La romancière a accepté la proposition du marabout pour ne pas finir vieille fille, pour ne plus faire face à la marginalisation sociale dont elle est victime. Les divers déboires essuyés dans sa vie sentimentale au cours de son exil, sa longue et vaine quête, les médisances et commérages du quartier ont beaucoup pesé sur sa décision. Elle confie lors d'une interview dans le journal *Amina* en 2005 :

Quand j'ai débarqué à Dakar, j'étais une femme marginalisée. À 35ans, je n'avais pas d'enfants, je n'étais pas mariée, je n'avais pas de travail [...]. C'est pour me réhabiliter que je me suis mise sous l'autorité du Sérigne [...]. Il m'a "réconciliée avec moi-même et mon milieu.

Amina (1999 p.86)

Pour une réhabilitation sociale voire une consécration, Ken Bugul, une grande personne, consciente de tous les maux de la polygamie fait un revirement spectaculaire en prétextant des raisons sociales (âge avancé, commérages) et religieuses (le ndigueul mouride). Elle fait du tort à des femmes comme elle (« à partir de ce moment-là, je profitais de cette position pour régler des petits comptes avec certaines de mes coépouses, surtout les plus jeunes » (Ken Bugul, 1999, p.173) par pur égoïsme et jalousie or c'est elle qui prônait la solidarité des femmes dans *Le Baobab fou*. Elle prouve encore qu'elle est une romancière pleine de contradictions. Si la polygamie « arrangeait ces situations » que la narratrice a évoquées dans ces écrits, en évitant le mensonge, l'adultère, l'infidélité, les compromis, certaines femmes payeraient le prix cher. Dans *Riwan ou le chemin du sable* où elle fait l'éloge de la polygamie, on ne peut rester insensible au sort de ces petites filles données en mariage au marabout qui ne peuvent vivre leur jour tant attendu : « Rama, elle, avait été interloquée, à l'annonce de son propre mariage. Cela ne pouvait même pas être appelé mariage. Elle avait été remise au Sérigne » (Ken Bugul 1999, p.42).

Pire, elles sont délaissées deux ans plus tard et remplacées par d'autres jeunes filles. La religion n'est qu'un prétexte avancé par le marabout pour assouvir son instinct de mâle en profitant d'innocentes fillettes : « Dis donc, masse, les genoux, les genoux, masse, cesse de t'amuser » (Ken Bugul 1999, p.73) ordonna-t-il à Rama qui ne comprenait rien au désir du marabout. Certes la religion musulmane admet la polygamie : « Épousez parmi les femmes celles qui sont licites pour vous : deux, trois ou quatre. Si vous craignez de ne pouvoir être honnête envers elles, épousez-en alors une seule » (Le Coran, la sourate IV, verset 2). Elle impose donc des droits et devoirs stricts au mari (les moyens nécessaires pour entretenir ses femmes au maximum quatre, l'égalité de traitement de celles-ci. Or, le marabout s'offre une pléthore d'épouses (30), pourtant c'est un homme de Dieu ! Il règne en maître et cloisonne ses épouses qui doivent être prêtes à répondre à tous ses besoins, ses ordres, sans commentaires, ni contestation. Celles-ci peuvent également rester des années sans intimité avec lui après leurs deux années de « bonheur ». Ken Bugul reconnaît cette situation en avouant : « J'en appelais une qui n'était pas particulièrement jeune ou une autre qui depuis des mois, sinon des années, n'avait pas passé une seule nuit avec le Sérigne. [...]. Sokhna Rama attendait le Sérigne depuis tant d'années maintenant... » (Ken Bugul 1999, p.173). Malgré tous ces faits, la romancière soutient lors d'une interview que c'est le meilleur des hommes :

J'ai trouvé un être fantastique avec lequel je pouvais parler dans un village perdu [...]. Il m'a appris beaucoup de choses [...]. Je ne l'oublierais jamais. Si le paradis existe, et qu'en y arrivant je devais choisir entre toutes les personnes que j'ai connues, c'est lui que je choisirais.

Amina (1999 p.68)

Le cas de Rama jeune fille « sensuelle et joviale » est singulier car après s'être résignée à devenir l'épouse d'un vieil homme, elle découvre grâce au marabout les plaisirs charnels et s'initie aux différents jeux de séduction. Elle réussit à capter toutes les attentions de son mari :

Le Sérigne était absorbé par la fille de Mbos. Elle était si délicieuse sous son apparence de sokhna soumise et dévouée. Rama assumait son rôle et y prenait goût non pour gagner le paradis, mais par plaisir.

Ken Bugul (1999, p.134)

Rama s'épanouit sexuellement mais après deux années qui lui sont consacrées, elle fut détrônée par une autre petite fille. Elle ne comprend pas ce qui lui arrive car le maître des lieux semble l'oublier en allongeant sa liste d'épouses chaque deux ans et tous ses efforts pour l'accrocher de nouveau restent vains. Elle souffre en silence de cet abandon, d'un manque sexuel. C'est dans ces conditions qu'elle aperçut par hasard le sexe d'un homme en train d'uriner :

Rama fut comme pétrifiée et ne bougea plus d'un pouce. Elle n'arrêtait pas de fixer son regard sur ce membre qui semblait être tendu vers elle, en prenant des proportions énormes [...]. Ayant fini d'uriner, l'homme qui ne se rendait pas compte qu'on l'observait, secoua son sexe et Rama en jouit presque.

Ken Bugul (1999, pp.206-207)

La vue de cet organe sexuel l'obséda plus tard et elle cherchera avec frénésie divers moyens de revoir ce jeune homme afin « d'assouvir un désir aveugle et violent ». Elle commit l'adultère dans la demeure d'un homme de Dieu et pourtant la romancière soutenait que la polygamie empêchait l'adultère ! Par ailleurs, Ken Bugul dans *Riwan ou le chemin du sable* préconiserait des solutions pour atténuer la souffrance de la polygamie : la première solution passe par l'homme. C'est à lui de prendre toutes ses responsabilités et de faire régner la paix au sein de son foyer en créant une émulation saine. Il doit aussi accorder un traitement égal à ses différentes épouses. (Ken Bugul 1999, p.174). Elle rejoint sa consœur Nafissatou Niang Diallo qui dans *La Princesse de Thiali* montre un personnage Ibra Déguène Fall qui fait preuve d'une sévérité pour le bonheur des siens. Son comportement exemplaire à l'endroit des épouses a maintenu la stabilité de son foyer :

Les querelles habituelles dans ces grandes concessions ne faisaient guère défaut [...]. Quelques talibés, en quête de faveur auprès des épouses, intriguaient ça et là, mais la sévérité d'Ibra, faite de discrétion sur les

problèmes familiaux, déroutait les plus téméraires et faisait régner sinon l'entente, du moins le calme dans sa famille.

(Diallo (1980, p.16)

La seconde solution consiste à éradiquer la jalousie qui est à la base des violences dans le foyer. L'homme peut par exemple donner un cadeau consistant à sa femme en signe de compensation pour lui faire accepter l'arrivée de la coépouse. Ce cadeau peut être une somme d'argent substantielle ou des bijoux en or. Parfois il procède comme l'a fait le mari de Nabou Samb, un personnage de *Riwan ou le chemin du sable* de Ken Bugul, qui choisit l'une de ses femmes comme première belle-sœur de la nouvelle venue. Il annihile ainsi toute rivalité entre ces deux femmes car elles sont liées par un devoir d'assistance morale et mutuelle. La pratique du « xaxar » est également préconisée dans l'exorcisation de la jalousie. Ce rituel pratiqué le jour des noces permet aux coépouses d'accabler la nouvelle venue avec une violence inouïe. Cette dernière encaisse d'abord toutes les calomnies et les injures. Ensuite elle rend les divers coups reçus car il y va de son honneur et de l'avenir de son ménage. Ken Bugul explique l'utilité du xaxar en ces termes :

Le xaxar permettait aux femmes de se défouler pour pouvoir vivre ensemble et partager le même homme. Il fallait se dire, une fois pour toutes, ce qu'on pensait l'une de l'autre. Tout y passait : reproches, insultes et tout ce qui, non exprimé, pourrait porter les germes de conflits ultérieurs, de frustrations et de violences pouvant conduire à la névrose et même au crime.

Ken Bugul (1999, pp.202-203)

Cette pratique aide les femmes à vivre en harmonie dans le foyer conjugal par un dépassement de soi. Les coépouses déjà éprouvées, aguerries peuvent vivre en paix car le besoin d'affrontement ne se fait plus sentir selon Ken Bugul. L'homme peut choisir de vivre une polygamie géographique (expression de Monteil (Monteil (1980) ; il loge ses épouses dans différentes maisons et c'est à lui de faire la navette d'une maison à une autre. Ce mode de vie règle les violences verbales ou physiques et les scènes de jalousie car les femmes n'ont aucun contact entre elles.

La dernière solution est l'initiation des jeunes filles à l'éducation sexuelle. Ces dernières apprennent les techniques de la séduction et de l'acte sexuel. Selon Ken Bugul les enjeux de la polygamie ont pour soubassement le sexe. En initiant les filles, elles seront à chance égale dans le foyer. Cette initiation peut aussi prévenir les accès de violence et de jalousie dans le couple car toutes les épouses auront les mêmes « pré requis ». Pourtant malgré toutes ses connaissances, la narratrice est anéantie à l'arrivée d'une coépouse : « Ce que je ressentais à présent, je ne savais pas si c'était de la jalousie ou si c'était de la déception ou de la tristesse [...]. Mes jours et mes nuits devinrent tristes. (Ken Bugul 1999, p.190).

En préconisant des solutions, la romancière reconnaît une certaine capacité de nuisance de cette institution. En définitive les contradictions et les volte-faces foisonnent dans les écrits de cet auteur et font sa particularité. Elle se dédit de temps à autre quand elle réalise que ce qu'elle critiquait pourrait être bénéfique à une autre femme mais également elle fait une dénonciation en filigrane.

Conclusion

L'analyse du thème de la polygamie montre divers paradoxes de Ken Bugul. À ses débuts précisément dans *Le Baobab fou*, elle a fustigé ce régime matrimonial par une dénonciation du traitement de faveur qu'il accorde à l'homme et l'assujettissement auquel il soumet la femme. Elle a également montré que cette institution a entravé l'épanouissement de la femme et a occasionné des souffrances morales et physiques. La romancière fait un revirement dans *Riwan ou le chemin du sable* et s'adonne à une glorification de la polygamie. Pire elle accepte de devenir la vingt-huitième épouse d'un marabout et reconnaît que ce régime matrimonial pouvait être bénéfique à la femme. Son mariage lui a permis de savoir qu'une relation durable pouvait se construire avec un polygame ; une relation basée sur des principes de respect et de liberté. Elle se rend compte qu'en réalité elle regardait avec des œillères de femme moderne la société africaine. C'est l'entrée dans un harem qui lui a permis de « vivre » la polygamie. Elle montre aussi que des femmes sont épanouies et heureuses dans une telle option. Enfin, nous notons des contradictions dans ses prises de positions concernant ce thème. En d'autres termes, Ken Bugul (1999) révèle dans une même œuvre ou d'un récit à un autre aussi bien les aspects positifs que négatifs de cette institution. Mais nonobstant des côtés négatifs elle ne nuit pas systématiquement à la femme. C'est la raison pour laquelle en féministe soucieuse du bien-être de ses congénères elle change de point de vue allant même jusqu'à proposer des solutions pour vivre en harmonie dans un ménage polygame (le xaxar). En d'autres termes, quand elle rejetait la polygamie c'était uniquement pour dénoncer un fait social et mettre fin à la situation de la femme victime de l'oppression du mâle. Mais elle réalise que certaines femmes sont réhabilitées par la polygamie, et la narratrice ne peut les laisser en rade: d'où sa singularité.

Références bibliographiques

- BA Mariama. 1979. *Une si longue lettre*. Dakar : NEA.
BA Mariama. 1981. *Un Chant écarlate*. Dakar : NEA
BEYALA Calixte. 1990. *Seul le diable le savait*. Paris : Le Pré aux clercs
CHIMOUN Mosé. « L'érotisme dans les romans féministes en Autriche et en Afrique noire francophone et anglophone », thèse de doctorat de 3^e cycle langues et civilisations germaniques
COLLECTIF. 1965. *Tradition et modernisation en Afrique noire*. Paris : Seuil.

- COLLECTIF. 1973. *Histoire mondiale de la femme dans les sociétés modernes contemporaines*. Paris : La Nouvelle Librairie Française
- DEGRANGE Arlette Chemain. 1980. *L'émancipation féminine et roman africain*. Dakar : NEAS.
- DIALLO Nafissatou. 1980. *Le Fort maudit*. Paris : Hatier.
- DIALLO Nafissatou. 1987. *La princesse de Tiali*. Dakar : NEA.
- DIOP Abdoulaye Bara. 1981. *La Famille Wolof*. Paris : Karthala
- DIOP Boubacar Boris. 1985. Cheik Aliou Ndao: "Je m'adresse à mes contemporains" in *Notre Librairie* n°81 octobre - décembre
- FAINZING Sylvie et FOURNET Odile. 1998. *La femme de mon mari*. « Anthologie du mariage polygamique en Afrique et en France ». Paris : L'Harmattan
- GUIMDEWA, Atakpama (juin 2005) interview in *Amina* n°422
- HUANNOU Adrien. 1999. *Le roman féminin en Afrique de l'Ouest*. Paris : L'Harmattan
- KA Aminata Maïga. 1985. *La Voie du salut suivi du miroir de la vie*. Abidjan : NEA
- KEN Bugul. 1982. *Le Baobab Fou*. Dakar : NEA
- KEN Bugul. 1994. *Cendres et Braises*.
- KEN Bugul. 1999. *Riwan ou le Chemin du Sable*.
- KEN Bugul. 2003. *De l'autre côté du Regard*. Le Serpent à plumes
- MERAND Patrick. 1977. *La vie quotidienne en Afrique noire à travers la littérature africaine*. Paris : L'Harmattan
- MOKWENYE Cyril. 1983. « La polygamie et la révolte de la femme africaine moderne » in *Peuples Noirs*, n° 31
- MONTEIL Vincent. 1980. *L'islam noir : une religion à la conquête de l'Afrique*. Paris : Seuil
- NGIMFACK Léonard. 2004. « Conflits dans les familles polygames et souffrance familiale » in *Cahiers Critiques de la thérapie familiale et de pratique de réseaux*, n°53